

belle Césarine, découragés par sa froideur, disparurent fort vite. La bonne renommée du magasin s'accrut, les affaires en allèrent mieux ; — mais nous n'avons pas mission de décrire les félicités commerciales et domestiques dont la boutique d'épicerie fut le théâtre.

Le tailleur, le marchand d'étoffes, la couturière, à découvert du prix des vêtements de deuil des Roverin, achetèrent à leur juste valeur le berceau, la commode et la grande armoire. Le cordonnier en vieux s'arrangea des chaises.

Les bagatelles même furent passablement vendues, grâce à l'émulation inespérée de tous les assistants. Mais enfin, l'on mit à prix, à bien bas prix l'unique objet de luxe qu'eussent jamais possédé M. et Mme Roverin, c'est-à-dire un excellent piano à queue, de la plus grande dimension et représentant à lui seul une somme égale à la valeur de tout le reste.

Au temps de sa courte prospérité, quand Mme Roverin commençait à donner des leçons à de riches écolières, telles, par exemple, que Mlle Ismène de Lersant, elle avait jugé indispensable d'avoir le meilleur instrument possible. Son mari l'approuva, l'acquisition du magnifique piano eut donc lieu, et, sur les quinze cents francs qu'il valait, quatorze cents étaient déjà payés à l'époque où les revers commencèrent. Les derniers cent francs ne furent plus disponibles une seule fois. Parmi les créanciers se trouvait donc un commis représentant les intérêts du gros fabricant, son patron, beaucoup trop occupé pour venir en personne.

— Cent cinquante francs ! dit le crieur.

Les bonnes gens qui avaient acheté les menus meubles s'entre-regardèrent avec découragement. Tous les petits bourgeois susceptibles d'acquiescer un piano en avaient déjà, ou, malgré le bon marché, n'auraient su où loger celui de Mme Roverin. Il fallait être artiste comme elle pour se résigner à sacrifier le meilleur tiers d'un étroit salon à un instrument de pareille taille.

— C'est quatre fois trop grand !... Quel dommage ! Combien a-t-il coûté ? Que vaut-il bien ?

— Mais, tel qu'il est là, un bon millier de francs.

— Et on le crie à cent cinquante !

— Que voulez-vous, c'est de mauvaise délicate.

Le commis du fabricant, sûr de faire un excellent marché, répondit à l'offre !

— Cent cinquante, je les donne.

Un cri déchirant se fit entendre alors ; Clarisse se s'élançait vers le meuble, étendait ses petits bras et fondait en larmes :

— Le piano de maman ! son piano qu'elle aimait tant, mon Dieu ! mon Dieu !

La douleur touchante de la petite fille pénétrait tous les cœurs ; mais ne fallait-il point que le piano fût adjugé ? Chacun savait que Joseph Roverin comptait partir de Paris avec ses deux enfants immédiatement après la vente. Déjà ses malles étaient faites ; il était assis sur la plus grande et serrait contre sa poitrine le petit Pierre-Paul, dont les yeux noirs se fixaient, étonnés, sur la foule qui remplissait la cour.

— Cent cinquante francs, répéta le crieur, personne ne dit rien ?

On suppliait le propriétaire d'encherir ; le digne homme, rempli d'ailleurs des plus louables intentions, avait un piano tout semblable.

— On va vendre cela pour une bouchée de pain ! quel malheur !... , disait-on.

— Deux cents ! s'écria tout à coup un nouveau venu sur qui se fixa l'attention générale.

Vêtu avec une recherche affectée, ganté de frais et porteur de deux épais sourcils noirs qui eussent admirablement convenu pour le rôle de Barbe-Bleu, *Vicente*, ou en français Vincent, baron de Minalès, était un homme du même âge que Joseph Roverin, bien qu'il parût beaucoup plus jeune. Son extérieur ne plût à personne ; heureusement il encherissait ; c'était toujours cinquante francs et quelques moments de gagnés.

Le commis de recettes qui avait parlé le premier calcula ses ressources : — J'ai tout juste à moi, cent écus, se dit-il. Je mettrai ma montre au mont-de-piété ; avant un mois j'aurai réalisé six ou huit cents francs de bénéfices.

— Trois cents ! s'écria-t-il dans l'espoir de prévenir l'arrivée d'encherisseurs redoutables.

Qu'on ne lui fasse pas un crime de son esprit de spéculation. Elevé dans le commerce, pour le commerce, il usait de l'occasion, mais n'abusait pas ; il avait d'ailleurs des charges fort lourdes qu'il portait honorablement, et sa pitié filiale aurait pu, au besoin, lui servir d'excuse. Personne n'eut seulement la pensée de le blâmer.

Depuis cinq minutes, le commissionnaire du coin, brave garçon qui n'avait rien pu acheter, courait à perdre haleine chez un luthier de sa connaissance, en se reprochant de n'en avoir pas eu l'idée plus tôt.

Vincent de Minalès proposa trois cent un francs !

— Avare voleur murmurèrent quelques bonnes âmes, la fruitière et la blanchisseuse entre autres.

Le commis de recette soupira :

— Si j'avais su, pensa-t-il, j'aurais au moins fait durer l'enchère dans l'intérêt des vendeurs.

Clarisse pleurait et criait ; son petit frère comme il arrive aux enfants, pleurait et criait aussi. Joseph Roverin, jusqu'alors étranger à tout, tressaillit, rentra dans la situation et tacha d'apaiser ses enfants. Lui-même il partageait la pénible émotion de Clarisse.

S'approchant à tâtons du meuble précieux que sa compagne avait tant aimé, il y posa les mains ; au-dessous de son bandeau, l'on vit couler deux grosses larmes.

Les hommes agglomérés valent toujours beaucoup moins ou beaucoup mieux que pris isolément. Une sorte de magnétisme morale agit sur les masses. Elles se laissent entraîner et enthousiasmer là où les individus resteraient inertes ou froids. Elles se portent plus aisément aux excès et aux violences ainsi qu'aux actes de générosité. Le public des représentations théâtrales, les assemblées délibérantes, les groupes insurrectionnels, les réunions de troupes sur les champs de bataille offrent de fréquents exemples de ce phénomène. Il n'est pas d'expression plus juste que le mot *électriser* appliqué aux foules qu'une parole, qu'un cri, qu'un geste, vont agiter profondément. La sensibilité surtout est contagieuse, et l'indignation se propage avec une puissance étrange.

— J'ai dit trois cent un francs, répéta Vincent de Minalès.

De sourds grognements lui répondirent.

— Cette voix !... Je crois reconnaître cette voix ! murmura Joseph Roverin.

Mais il était privé de l'usage de ses yeux aussi l'homme aux sourcils noirs ne craignit-il point d'insister pour qu'on lui adjugeât le piano.

La rumeur devint presque menaçante : Minalès haussa les épaules, et, comme il était dans son droit, le crieur reprit à regret :

— Trois cent un francs !... personne ne dit rien ?

Une clameur soudaine retentit au milieu des applaudissements, des trépignements et des huras

De l'extrémité de la rue, une femme s'était écriée :

— Quinze cents francs !

Répété au dehors, répété par tous les assistants, ce cri précéda d'une minute entière celle qui l'avait proféré.

Le commissionnaire, transporté de joie, introduisit enfin une jeune dame qui descendait de calèche et traversa la cour d'un pas rapide.

— Madame la marquise de Ponthervé ! dit entre ses dents le baron Vincent de Minalès, éclipsons-nous.

Et à la faveur du tumulte, il s'esquiva.

## II.

## SÉPARATION ET ADIEUX.

La marquise de Ponthervé, née Ismène de Lersant, faisait on ne sait quelles emplettes chez le luthier du faubourg, lorsque le commissionnaire entra tout essouffé :

— Venez vite, patron ! dit-il, le beau piano de Mme Roverin va être adjugé pour cent cinquante francs !... Par pitié, venez vite !...

Il n'avait pas fini de parler que la jeune femme était en voiture, indiquait au cocher l'adresse de son ancienne maîtresse de musique et lui ordonnait d'aller grand train :

— Que se passe-t-il donc, ma bonne amie ? demanda un vieillard fort cassé à demi couché dans la calèche.

Au lieu de répondre, Ismène, qui ne s'était point assise, agitait son mouchoir brodé en criant déjà :

— Quinze cents !... quinze cents francs !...

Et le commissionnaire, tout en courant sur le trottoir, répétait à pleine voix le cri qui contraignit si à propos à se désister M. le baron Vincent de Minalès.

Un profond silence succéda aux clameurs dès que la marquise se fut approchée du piano.

— C'est vous, madame, qui offrez quinze cents francs ? demanda le préposé à la vente.

— Oui, monsieur.

— Adjugé !

Clarisse sanglotait encore ; Pierre-Paul s'était tu ; leur père n'interrogea personne, détacha son bandeau vert avec précaution, et reconnaissant enfin la généreuse élève de sa femme :

— Mlle Ismène de Lersant ! dit-il.

— Elle-même, aujourd'hui marquise de Pon-

thervé, mon bon monsieur Roverin, et bien désolée d'apprendre si tard tous les malheurs qui vous frappent.

— Depuis plus de trois ans, madame, répondit Joseph Roverin d'une voix entrecoupée. De nos six enfants il ne me reste que ces deux pauvres petits qui ne tarderont pas à être tout à fait orphelins... car leur mère... Vous nous voyez en deuil... Mais, pardonnez-moi, madame la marquise; au lieu de vous remercier...

Ismène l'interrompit.

— Mon ami, dit-elle, rasseyez-vous, et permettez-moi de rattacher votre bandeau. Vous venez peut-être de commettre une grave imprudence.

— Peut-être, répéta Roverin, mais avant de mourir j'aurai vu un ange sur la terre.

La jeune marquise achevait de remettre les épingles du bandeau; ce simple office charmait la foule plus que sa libéralité inespérée.

Une somme bien supérieure à la totalité des dettes de la famille Roverin se trouvait entre les mains du liquidateur officieux qui s'occupait de désintéresser les créanciers. Disons-nous que le propriétaire abandonna spontanément la moitié de sa forte créance, et que la plupart des mémoires ayant été réduits, les quinze cents francs provenant du piano demeurèrent intacts.

Joseph Roverin ignorait encore tout cela. Interrogé affectueusement par la marquise, il entra dans le détail de ses infortunes, son récit la touchait jusqu'aux larmes. Elle embrassa les enfants, elle caressa la petite Clarisse, mais ne parvint pas à la consoler :

— Je pleure, madame, répondit l'intelligente enfant, parce que je ne verrai plus le piano de notre mère... Deux heures avant de mourir, elle me faisait étudier sur ce piano qu'elle aimait tant !... Elle n'avait que cela de beau !... Et Clarisse se remit à pleurer.

— Oh ! s'écria la marquise, tu ne t'en sépareras pas, s'il ne tient qu'à moi !... Un instant, monsieur Roverin, je reviens à vous !... Sur ces mots, elle retourna précipitamment à la calèche.

Joseph apprit alors comment ses voisins et créanciers s'étaient comportés; il leur serra les mains en les bénissant du fond du cœur.

Cependant on chuchottait dans les divers groupes. Certaines commères bien informées racontaient aux curieux que Mlle Ismène de Lersant avait longtemps habité le quartier.

— Nous pensions même, ajoutait-on, qu'elle

épouserait un sien cousin, officier de cavalerie, M. le comte de Lersant; mais la famille n'aura pas voulu sans doute, et la voici mariée à un vieux qui pourrait être son grand-père.

— Quel dommage ! elle a l'air si bonne !

— Et mieux que l'air, s'il vous plaît.

— A vingt ans être la femme d'un vieillard pareil ! Tenez, franchement, c'est une honte.

— Le fait est que Mme de Lersant venait d'être ruinée lorsqu'elle donna sa fille au marquis.

— Laissez donc ! ce n'est pas une raison...

— Dam !... pourtant !...

— Sacrifier une charmante jeune fille à un affreux podagre... Est-il laid ! est-il hideux ?... Tenez, regardez-le dans sa calèche...

Le vieux marquis de Ponthervé était au moins un fort galant homme; et, si l'on ne jugeait pas si aisément sur les apparences, peut-être, au lieu de le tourner en ridicule, l'eût-on loué d'avoir épousé Mlle Ismène de Lersant, à l'époque même où le plus compliqué des procès venait de réduire sa mère à un état voisin de l'indigence. Les futurs héritiers du marquis avaient gagné leur cause avec une dureté qui l'indigna. Le vieux gentilhomme crut devoir les punir.

Ismène avait dix-sept ans, il en avait cinquante et quelques uns de plus; Mme de Lersant, veuve et malade, était condamnée par les médecins. Quant au cousin, plus ou moins aimé, dont on a rencontré le nom, il était absolument sans fortune, malgré son titre de comte, et venait de partir pour l'expédition de Morée avec l'épaulette de sous-lieutenant.

— Madame, dit le marquis à la mère d'Ismène, je désapprouve mes neveux et nièces; ils se sont montrés sans pitié pour vous, je veux être sans pitié pour eux. Votre fille Ismène, si vous y consentez, sera ma femme et mon unique héritière par contrat de mariage, ce qui coupera court à toutes les chicanes à venir.

Le mariage se fit, et l'on partit pour l'Italie, où Mme de Lersant mourut entourée des soins les plus affectueux. Ismène, reconnaissante, aimait son mari comme un second père; elle était d'ailleurs son enfant gâtée et usait largement de son opulence pour repandre des bienfaits.

Que n'avait-elle su plus tôt dans quelle horrible situation se trouvait la famille Roverin !... Mais on remarquera qu'elle ne prit de leçons de piano que durant la courte prospérité de Joseph et de sa femme. La perte du procès de

Mme de Lersant, le mariage d'Ismène et le voyage d'Italie coïncidèrent avec les revers des pauvres gens qu'elle perdait de vue. Au premier mot pourtant, elle comprit, elle accourut; maintenant elle demandait en grâce à son vieux mari la permission de recueillir Clarisse.

Touché du rapide récit d'Ismène, le marquis répondit avec bonté :

— Je ne vous refuse pas, mais croyez ma vieille expérience, vous allez faire le malheur de cette enfant.

— Moi !... je remplacerai sa mère; elle a bon cœur, elle nous aimera; elle paraît pleine d'intelligence, elle profitera de l'excellente éducation qu'elle recevra par mes soins; plus tard, je lui choisirai un bon mari, je la doterai...

— Nous sommes trop riches, et je suis trop vieux !

— Pourquoi donc ?

— Cette enfant, élevée dans l'opulence, retombera nécessairement dans la médiocrité; elle souffrira.

— Elle sera notre fille !...

— Vous vous remarierez après moi, Ismène. Laissez-la devenir paysanne, elle sera bien plus heureuse.

— Mais elle a dix ans; c'est une petite demoiselle déjà; elle regrettera toujours Paris, elle y reviendra pour s'y perdre...

— Le peuple des campagnes ne sait pas apprécier son bonheur, murmura le septuagénaire.

— La petite Clarisse va être jetée dans un milieu grossier, ajouta la marquise; elle n'y sera pas bien accueillie, je le crains. Son père est très malade et presque aveugle; et quel homme est l'oncle Gervais ! Peut-il, je vous le demande, se charger à la fois d'un infirme et de deux enfants ?

— Je ne veux pas vous contrarier, Ismène, répondit enfin le marquis : faites donc selon vos désirs.

La jeune marquise alla solliciter auprès de Joseph Roverin l'abandon de Clarisse et le soin de son avenir.

Le malheureux père y consentit, car il était plein de l'idée de sa mort prochaine. A lui aussi, pourtant, il lui échappa de dire : « Mieux vaudrait pour elle peut-être de vivre simple paysanne ! » Mais Ismène venait de se montrer si généreuse, elle était si riche et Gervais avait tant d'enfants déjà ! Qui n'eût blâmé Joseph de refuser la proposition spontanée de la marquise ?

Il accepta donc avec une profonde reconnaissance; il voulut, en outre, remercier M. de Ponthervé, qui lui adressa quelques bonnes paroles.

Clarisse embrassa son père, monta dans la calèche et poussa un cri. Les chevaux partirent au grand trot.

— Que Dieu la protège ! murmura Joseph Roverin qu'il fallut soutenir. Ses forces l'abandonnaient; il appelait Clarisse, il fondait en larmes; — la séparation était accomplie.

Une heure après, escorté par quelques fidèles voisins, Joseph et son petit Pierre-Paul attendaient dans la cour des Messageries générales le départ de la diligence de Bretagne.

On fit l'appel des voyageurs. Le coupé, l'intérieur se remplirent; vint le tour de la rotonde :

— Première place, Mme Morgan ! dit l'employé.

A ce nom se présenta une grande et belle paysanne, portant la coiffe des environs de Fougères, et tenant dans ses bras une petite fille d'un mois à peine. Un jeune homme en deuil, très élégamment mis, donna un baiser paternel à l'enfant; puis, pressant dans ses mains la main de la nourrice, il lui dit avec l'accent de la plus vive reconnaissance.

— Adieu, Corentine, adieu ! je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. Si ma pauvre Marcelle avait pu survivre, vous l'auriez sauvée.

— M. Emilien, répondit la Bretonne avec émotion, votre fille sera ma fille, comme sa mère sera ma sœur !...

— Numéros 2, 3 et 4, cria l'employé, M. Roverin.

Présent !

— Je ne vois que vous et votre petit garçon ?

— Ma fille reste à Paris, répondit Roverin, — et son cœur se serra; Clarisse ! ma Clarisse ! je ne la reverrai plus, murmura l'infortuné père en prenant sa place à côté de Pierre-Paul.

Ses amis lui souhaitaient bon voyage et meilleure santé; on lui étendait la main par la portière de gauche. Par celle de droite, Emilien remerciait encore Corentine en lui tendant la main.

Enfin la massive diligence s'ébranla.

Joseph Roverin courba la tête; bientôt Corentine s'aperçut qu'il sanglotait.

Emilien, qui se séparait aussi de son enfant, maîtrisa mieux son émotion, et pourtant la voiture emportait l'unique gage d'un bonheur détruit, le fruit de ses fraîches amours, écloses sous le ciel du pays, dans les champs de Bretagne, fanées par l'atmosphère de la grande ville, fauchées par la mort. Jeanne Marcelle, la mère, reposait dans la tombe; Marcelle, la fille, était emportée à l'extrémité de la France.

Pour la première fois, quand il rentrait au logis, Emilien allait s'y trouver seul, puisque Corentine partait avec l'enfant. Berceau, maison, tout serait vide!

Immobile et pensif, Emilien demeura dans la cour des Messageries, jusqu'au moment où il fut familièrement abordé par un personnage déjà connu de nous, M. le baron Vincent de Minalès qui, sans se faire voir, avait tout observé avec la plus grande attention.

— La petite Clarisse ne part point, s'était-il dit, c'est bizarre! Roverin et Corentine sont en route; bon débarras! Tous ces gens de Lavignais et de Saint-Loup me donnent le cauchemar!...

Là-dessus, il tendit la main au père de Marcelle, en s'écriant:

— Emilien Durantais! hé! bonjour, cher!... Par quel hasard ici à pareille heure? Moi, je viens d'expédier des fonds en Espagne; mais vous?... S'interrompant à ces mots:— Que vois-je? s'écria-t-il, en grand deuil... Ah! mon excellent ami!...

L'homme aux sourcils noirs prenait un ton de circonstance; à son excessive volubilité succédait un accent grave et presque tendre:

— J'ai perdu ma femme, répondit Emilien avec effort; et à l'instant je me sépare de ma fille qu'emporte sa nourrice, l'amie intime, la compagne d'enfance de ma pauvre Marcelle.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, Durantais; je renouvelle vos douleurs... Je devrais me retirer peut-être, mais je vous trouve dans un de ces moments où l'on éprouve souvent le besoin de rencontrer un cœur ami. Croyez-moi, personne ne prend autant de part que moi à votre affliction; si je n'ai pas eu l'honneur de connaître celle que vous pleuriez, je n'ai jamais ignoré, du moins, combien elle était digne de vous.

Vincent de Minalès, tout en parlant ainsi, avait pris le bras d'Emilien, qu'il emmena dans les allées de la Bourse fort solitaires à pareille heure. Et là, le jeune veuf, touché des marques

de sympathie qu'il lui prodiguait, donna un libre cours à ses regrets. Dix fois il fit et refit l'éloge de sa Marcelle. Remontant jusqu'à l'époque des premières amours, il raconta, sans suite, vingt épisodes de sa vie passée.

Jeanne Marcelle était la fille d'un riche fermier du canton; lui, le fils unique d'un chirurgien-major en retraite, qui jouissait d'une petite fortune. A l'âge de quinze ans, comme on le devine, Emilien ne songeait guère à la différence de ces positions, lorsque pendant les vacances il s'éprit de la jeune paysanne.

— Quand je sortis du collège, poursuivit-il, notre amour datait déjà de trois ans. Je perdis mes parents, Marcelle essuya mes larmes. L'année suivante, je l'épousai, un peu malgré son père, beaucoup malgré monsieur mon tuteur. Nous nous aimions tant, et je suis si opiniâtre dans mes volontés, qu'on nous céda. Mais ma naissance, mon éducation ni mes goûts ne me permettaient d'endosser la veste de cultivateur; j'avais résolu de m'ouvrir une carrière honorable, nous vinmes donc nous établir à Paris.

— C'était fort sage! fit le baron de Minalès.

— Assurement, sans cela je succomberais aux remords d'avoir arraché Marcelle à son hameau de Lavignais; elle m'a suivi sans résistance, elle a été mon bon auge et ma consolation de chaque jour, car ici nous avons souvent vu ensemble des moments pénibles...

— Les inévitables crises de la vie! murmura le baron.

— Trois fois j'ai été placé; j'ai perdu fort injustement mes deux premières places; et la troisième, que mes malheurs domestiques m'ont empêché de remplir, vient de m'être enlevée aujourd'hui même...

— Diable!... ceci est désolant!

— Ah! si Marcelle vivait!... s'écria Emilien. Que m'importe tout le reste!... Les privations qu'elle s'imposait pour faire face à nos dépenses forcées ont été l'origine de sa longue maladie, la véritable cause de sa mort. Notre revenu était insuffisant.

— La fille d'un riche fermier aurait pourtant dû vous apporter une belle dot! interrompit Minalès.

— Tout était en terres.

— Il fallait vendre.

— Impossible, sous peine de me brouiller avec tous les parents de ma femme:

— Voilà bien les paysans!

— Elle s'épuisait, poursuivit Emilien; sa

constitution, si forte à la campagne, s'est tout à coup modifiée; elle dépérissait lentement, sans se plaindre, en me comblant de soins et de tendresse. Ce malheureux Paris l'a tuée. L'air natal lui manquait... Ah! pourquoi ne l'ai-je pas ramenée au pays?

— Point de faiblesse, mon ami, dit le baron, et surtout ne nous adressons pas d'injustes reproches. *Fais ce que dois*, n'est-il point vrai? Vous n'êtes point né pour vivre paysan...

— En bien! s'écria Durantais se condamnant lui-même, il ne fallait pas épouser une paysanne. Elle est morte en regrettant ses grands bois de Lavignais, les rives fleuries du Coesnon et le clocher de Saint-Loup, notre paroisse, et les bocages où nous nous étions avoué notre amour, tout ce passé en plein air, en pleine liberté, que ma folie a changé en captivité dans un étroit appartement au quatrième étage au fond d'une cour.

— Allons! allons! vous habitiez une rue et une maison charmantes dans un quartier fort aéré. Votre femme est morte en donnant le jour à son enfant, malheur plus fréquent encore à la campagne qu'à la ville.

— Vous vous trompez...

— Du tout, je suis dans le vrai; vous vous en prenez à Paris où l'on vit centenaire, à vous qui adoriez votre femme, au défaut de promenades quand on marche ici dix fois plus qu'ailleurs. Vous voulez vous forger des torts, vous n'en avez aucun. Ce que la jeune paysanne Marcelle aimait en vous dès l'enfance, c'était surtout votre qualité de *monsieur*, votre costume de *monsieur*, votre teint, vos mains, votre langage de *monsieur*. Elle admirait et chérissait en vous votre condition supérieure, votre éducation, votre ton, vos manières...

— Ce qu'elle aimait en moi, c'était moi d'abord.

— Eh! mon Dieu! qui vous dit le contraire? Prendriez-vous mes paroles pour un blâme? Mme Durantais avait nécessairement un goût inné pour un ensemble de dons brillants que vous réunissiez, et qu'elle n'eût trouvé chez aucun homme de sa classe. En parlant ainsi, je fais son éloge, et je suis dans le vrai.

— J'en conviens.

— Elle n'eut jamais voulu vous voir paysan, maquignon ni meunier.

— Non, je le reconnais.

— Elle renonça sans efforts, et même avec joie, à son costume de paysanne.

— Je l'avoue; mais sur son lit de mort elle se l'est fait apporter, et je lui ai entendu dire à Corentine, son amie, venue à Paris tout exprès pour la soigner: « Si j'avais fait comme toi, si jamais je n'avais quitté cette coiffe ni cette robe, je vivrais pour élever mon enfant. »

— Paroles touchantes et non moins fausses, qu'il ne faut ni discuter ni commenter, mon cher Durantais. Du courage, donc! Soyez un homme, maintenant. Quel âge avez-vous? Vingt-deux ou vingt-trois ans?

— Pas davantage.

— L'avenir vous appartient, toutes les carrières vraiment sérieuses vous sont encore ouvertes: j'ai du crédit, des relations dans le plus grand monde, des amis, du pouvoir même, usez-en à toute heure, je vous en prie... mais, pardon! avez-vous diné aujourd'hui?

— Moi... non!

— Faiblesse de corps, faiblesse d'esprit! Venez souper au Palais-Royal, nous y causerons plus à notre aise.

Le baron Vincent de Minalès était parvenu à détourner le cours des pensées, assez mobiles d'ailleurs, du jeune Emilien Durantais.

— La grande question, lui disait-il, c'est d'augmenter rapidement son avoir. Vous possédez une jolie petite fortune, il s'agit tout simplement de la tripler en deux ans, de la décupler en quatre, de la centupler en dix. A trente-trois ans, vous serez grand capitaliste, et à quarante, tout ce qu'il vous plaira d'être.

Tandis que le nouvel ami d'Emilien s'engageait dans une dissertation à perte de vue sur l'art de faire fructifier les capitaux, la petite Marcelle bercée par la Corentine dormait paisiblement, Pierre-Paul s'était endormi aussi, mais Joseph Roverin, en proie à un violent accès de fièvre, tremblait de tous ses membres.

La diligence alors avait dépassé Versailles et roulait sur la route de Bretagne.

## III.

## EN DILIGENCE.

La paroisse de Saint-Loup est divisée en deux parties inégales par le Couesnon, qui plus bas sert de limite entre la Bretagne et la Normandie, avant de se décharger à la mer presque en face du fameux mont Saint-Michel. Sur la rive droite se trouve le *bourg*, ainsi qualifié, suivant l'usage du pays, parce que le cimetière, le pres-